

meilleure. Même dans la contrée de Vera-Cruz de nombreuses bandes se formaient, qui avaient déjà attaqué Jalapa, il est vrai sans succès. De cette façon s'établit un cercle, qui cernait de plus en plus près la capitale, et n'était retenu que par les troupes françaises. Partout où les juaristes arrivaient, ils prenaient maintenant des mesures très énergiques contre les partisans de l'empereur. Ils les tuaient, s'ils pouvaient les attraper, ou bien ils confisquaient leurs biens, s'ils n'arrivaient pas à les prendre eux-mêmes.

Maximilien eut un instant de plaisir en apprenant la nouvelle de la victoire navale de Lissa, victoire à laquelle il pensait avoir également sa part, puisque c'était sous sa direction que les officiers et les hommes, qui avaient fait preuve de leurs capacités devant l'ennemi, avaient été formés. Mais ce fut de courte durée, la dure réalité le reprit bientôt. Maximilien faisait toujours de nouveaux projets pour lier la France à son sort. Cette fois-ci il s'agissait d'un nouvel attrait matériel. Il était question de la ligne de chemin de fer et d'un canal qui était projeté sur l'isthme de Tehuantepec. Il est vrai que Juarez avait déjà donné les concessions à une société américaine de la Louisiane, dont les droits n'étaient pas attachables, mais des territoires de 6 millions d'acres de la valeur de 40 millions de francs devaient être colonisés. Maximilien écrivit à Napoléon (1) qu'il voulait les céder aux mêmes conditions aux Français au lieu de les céder aux Américains. Il espérait que par cela la France s'intéresserait de nouveau davantage à lui et à son empire.

Tandis que l'empereur s'occupait de si vastes projets, ses soutiens les plus immédiats commençaient à chanceler. Le commandant des volontaires autrichiens, le général comte Thun, et son état-major donnèrent leur démission. Ils reconnaissaient la situation critique de l'empereur et la misère dans les finances, ils étaient sous le coup des défaites en Autriche et oubliaient, que quoi qu'il advienne, c'était leur devoir de rester auprès de leur empereur et de tomber avec lui. Surtout Thun n'avait jamais eu confiance dans la durée de l'empire. Ayant invité le comte Ressaiguier à un dîner, comme il en

(1) Maximilien à Napoléon III, palais de Mexico, 28 août 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

donnait souvent et dont l'opulence était connue, son hôte lui demanda pourquoi il n'avait pas apporté de sa patrie sa belle argenterie et seulement des couverts si simples. Le général répondit : « De l'argenterie ici ! C'est bien trop peu sûr. » Le général n'était pas l'homme qui aurait pu être pour son empereur un soutien vraiment dévoué. Sa démission fut acceptée et l'exemple du chef déterminait plus tard beaucoup de ses subalternes de faire la même chose et de donner ainsi au monde un spectacle peu édifiant.

La France continuait de faire rentrer ses créances. Le président de la Commission des finances mexicaines à Paris, comte de Germiny (1), s'était adressé directement à l'empereur pour demander l'envoi de 20 millions de francs pour le paiement des arrérages. Maximilien dut répondre (2) que le paiement lui était impossible puisqu'on lui avait déjà pris la moitié du produit de ses douanes.

A Rome, on n'avait pas non plus fait avancer les choses. Le père Fischer avait reconnu qu'on ne pouvait pas obtenir le concordat, et dans les derniers temps ses longs rapports sur la situation lui étaient devenus assez pénibles. Il voyait maintenant qu'il devait retourner dans la patrie avec un succès quelconque, et ne fût-ce que le semblant d'un succès, s'il voulait garder la confiance de l'empereur. Il avait donc conclu à Rome que les évêques et les prélats mexicains se réuniraient pour examiner les projets d'un concordat qui avaient été présentés jusqu'à présent. Étant donnée l'attitude du clergé mexicain, on pouvait prévoir d'avance les résultats d'une telle assemblée, mais cette solution facilitait la retraite de Fischer, et il réussit par ses rapports, et plus tard par ses paroles, à faire croire à l'empereur qu'il y avait en ceci un certain succès. Il ne pouvait plus rester à Rome. Il résolut donc de rentrer aussi vite que possible. De Paris il écrivit à Maximilien : « Je n'apporte pas de concordat à Votre Majesté, il est vrai, mais pourtant de telles propositions de la part du Saint-Père, qu'elles mèneront, d'après mon avis, à une conclusion prompte et heureuse (3).

(1) Comte Germiny à l'empereur Maximilien, 14 juillet 1866.

(2) Empereur Maximilien au comte Germiny, Mexico, 28 août 1866. Vienne, Archives de l'État.

(3) Père Fischer à l'empereur Maximilien, Paris, 1<sup>er</sup> juillet 1866. Vienne, Archives de l'État.

En secret, il avait pourtant peur que Maximilien fût mécontent de son retour inattendu et devinât par là ses subterfuges. Le père Fischer passa par Paris, où il reconnut, d'après ses propres affirmations, faites plus tard, que Napoléon avait complètement abandonné le Mexique et que de graves dangers menaçaient ce pays. Mais à Washington il reçut cette fois l'impression fautive que le président Johnson serait disposé « à user de son influence pour obtenir une solution paisible des affaires mexicaines ».

Le comte Rességuier également, qui avait été précipitamment rappelé à Mexico par l'empereur Maximilien, parce que celui-ci avait absolument besoin de lui (1) dans sa situation critique actuelle, envoyait déjà du bord du vapeur seulement des rapports rassurants et disait que le gouvernement de l'Union avait cessé de donner une importance quelconque à la question mexicaine, la lutte électorale absorbait tout l'intérêt. « Si on observe en ce moment, résumait-il, la situation aux États-Unis, il faudra arriver à la conclusion que, étant donnée la situation à l'intérieur, ceux-ci seront impuissants vis-à-vis de l'étranger pendant deux ou trois ans (2). »

Ses informations n'étaient pas exactes. Le gouvernement et le peuple dans l'Union étaient, après comme avant, hostiles à l'entreprise de Maximilien, et seulement la mise en action de cette opinion avait été un peu dominée les derniers temps parce qu'on croyait généralement que Maximilien, sans qu'on fasse quelque chose, tomberait sous peu de lui-même.

Lorsque le père Fischer arriva à Mexico, il trouva l'empereur toujours plein d'espoir dans les secours futurs de Napoléon et le succès heureux de la mission de l'impératrice. Il réussit en peu de temps à gagner dans une telle mesure la confiance de l'empereur, que tous les autres conseillers furent éclipsés. Le père Fischer ne savait pas seulement flatter, mais il savait aussi gagner les hommes par des paroles habiles. Il reconnut le désir secret de Maximilien, de se maintenir, et se basant là-dessus il lui expliquait ses projets, comment il pourrait résister par ses propres forces et ses propres moyens.

(1) Comte Rességuier à l'empereur Maximilien, à bord du vapeur *Tampico*, 8 septembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

(2) Rességuier à Maximilien, à bord du vapeur *Tampico*, 8 septembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

même si les Français l'abandonnaient. Cette illusion séduisait l'empereur et flattait sa vanité. Ainsi le père Fischer avait gagné son jeu. Sa nomination comme successeur d'Eloin et secrétaire impérial dans le cabinet de Maximilien le posait aussi vis-à-vis de l'extérieur. Peu de temps après le père était tout-puissant à Mexico, la période de son influence désastreuse sur l'empereur commençait.

A ce moment le télégraphe apporta la première brèvemissive de l'impératrice sur le résultat de sa mission...